

L'ABEILLE DE LA NOUVELLE-ORLEANS. NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO. LIMITED

Office: 323 rue de Chartres, New Orleans, La.

FOR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC.

TEMPEBATURE. Du 6 février 1912. Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N.-O., Lne.

7 h. du matin... 30 0 4 h. du soir... 45 8 5 P. M. ... 48 8 6 P. M. ... 46 7

Carnet Mondain BALS A L'OPERA ET A L'ATHE-NEUM.

FEVRIER. 8-Obéron. 12-Prométhéus. 13-Atlantéus. 15-Chevaliers de Momus. 19-Equipe de Protée. 20-Rex. 20-Equipe de Comus.

La prédiction de la bohémienne. Les journaux démocrates de l'empire allemand rapportent de temps en temps l'anecdote suivante: Frédéric-Guillaume IV, se promenant en 1849 dans un coin écarté de son Brandebourg, se trouva soudain face à face avec une vieille Bohémienne. La sorcière interpella le roi, lui demandant s'il était curieux de connaître l'avenir. On a beau porter une couronne sur la tête, on n'en a pas moins certaines curiosités dans le cœur. Frédéric-Guillaume IV se rapprocha de la vieille et se préta aux calculs divinatoires qu'elle lui imposa.

Le souverain aurait trouvé ainsi la date à laquelle l'Allemagne devait se constituer en empire et la date de la mort de Guillaume Ier. Poursuivant ses opérations arithmétiques, le roi aurait trouvé que "l'événement le plus important de l'histoire allemande" se produirait en 1913. "Quel est donc cet événement?" demanda-t-il à la Bohémienne. Elle lui fit une réponse qui le surprit et le troubla. Elle déclara que "l'empereur allemand" mourrait en 1913. "Prenez garde, car le jour de la mort de l'empereur allemand sera le jour de la mort de l'Allemagne."

Un douzaine d'holtrés; Du bouillon; Un poisson, — généralement traité des lacs des montagnes Rocheuses ou saumon; Une aile de faisau ou de coq de bruyère ou de chapon; Du rôti de bœuf; Un gibier rare, par exemple rosbif d'ours ou de cerf; Un homard; Dessert: fromages et fruits, café;

Le tout arrosé de chablis, sauternes, saint Julien, médoc, vin de Hongrie, xérés et amettillar-de. Ajoutons que M. Morgan fuma, par jour, pour faire sa digestion, de cinq à huit cigares fabriqués spécialement pour lui avec les meilleurs tabacs de La Havane, et payés vingt-cinq francs pièce.

Tous les milliardaires américains n'ont pas, comme M. Rockefeller, un mauvais estomac. D'abord, bien, M. Pierpont est faocieux. Il se livre à d'innombrables mystifications. Pendant trois jours, il n'y a pas très longtemps, ses employés eurent la surprise de voir leur patron arrivant le matin à sa banque tenant gravement une oge où se balançait un perroquet empaillé.

M. Pierpont Morgan était-il devenu fou? Un jeune commis, incapable de résister trois jours de suite au démon de la curiosité, finit par prendre son courage à deux mains et s'approchant du banquier: "Oserais-je me permettre, monsieur, de vous demander?" "Quoi? interrompit avec colère Pierpont Morgan.

"Oh! monsieur, pardonnez-moi, balbutia le commis décontenancé; c'était cette cage que... et ce perroquet que... Je vous prie d'excuser mon audace..." "Vous excuser... Je veux bien vous excuser... j'avais parlé avec un de mes amis que, sur mes deux cents employés, il y en aurait au moins un d'assez dégoûté pour me questionner au sujet de cette cage... Vous m'avez fait gagner... c'est tout!"

Mais, une autre fois, termina le milliardaire en jetant sa cage dans un coin, lâchez de vous mêler de ce qui vous regarde!

La musique et la marine. Un cinématographe déroulait récemment une suite de scènes de la vie maritime sur les navires des Etats-Unis. L'une d'elles représentait l'embarquement du charbon et, détail caractéristique, tandis que les hommes s'adonnaient à leur besogne, on voyait — si on ne l'attendait pas — la musique du bord leur apporter l'aide de son entraînement. L'Amérique, écrit le journal "le Yacht", n'est pas le seul pays où la musique joue un grand rôle dans la vie à bord. Les Allemands en ont fait un de ses éléments principaux. Ainsi, sur la plupart de leurs paquebots, le personnel est recruté de façon que l'on puisse en tirer un orchestre et, chaque fois qu'un de ces navires arrive dans un port on le quitte, c'est au son de la musique. On a sonri d'abord de cette innovation; mais la pratique a démontré qu'elle constituait une excellente "publicité nationale". Sur les paquebots allemands qui n'ont point de fanfare, le bord est toujours muni d'un pianinet phonographe, bien approvisionné en disques assortis! Il y avait à Deauville, pendant l'une des dernières saisons, un yacht anglais muni également d'un de ces appareils. Le dimanche matin, les hommes réunis, le bérêt à la main, l'écoutaient réciter des sermons et chanter

des cantiques; mais en revanche, chaque soir, ils entendaient la même bouche d'ombre leur débiter des gaudrioles et leur siffler des airs de gigue.

ASSASSINATS CONJUGAUX. Les fêtes du 5ème centenaire de Jeanne d'Arc s'achevaient à peine, ces jours derniers, quand les Assises de Calvados nous révélèrent les tristesses du drame conjugal que l'on sait. Or, il se trouve qu'un de ceux qui se trouvaient mêlés à la vie de Jeanne, Guillaume de Flavy, fut, dix-huit ans plus tard, assassiné par sa femme; Flavy était capitaine de Compiegne le jour où la Pucelle fut prise; et les circonstances de sa fin rappellent par quelques détails la tragédie du manoir normand.

L'épouse s'appelait Blanche d'Overbreun, et les avocats prétendirent qu'elle était des son jeune âge, fort portée "sur sa bouche". Elle se plaignait d'avoir trop peu d'argent; même pour ses offrandes à l'église, il lui fallait en mendier à son seigneur et maître. Une seule fois, Guillaume ne compta pas: au cours d'une scène, qu'une discussion d'intérêt avait fait naître, il lui jeta un gros sac d'écus à travers la figure; et Blanche roula sur le sol.

M. Pierre Champlon, qui a consacré jadis une solide monographie au capitaine de Compiegne, nous a décrit l'intimité de ce ménage de féroceux. Il arriva que Blanche demeurât jusqu'à cinq ans sans être battue; mais ce fut un record.

Les rhumatismes avaient peu à peu noué les mains du pauvre homme; une de ses jambes boitait, et il avait bien du mal à surveiller, en clopinant, le rendement de ses terres. Sa femme n'était pas sensible à la délicatesse de ce mari qui, de peur de l'éveiller, relevait ses béquilles quand il passait devant la chambre où elle dormait. Car elle se souvenait à merveille qu'une de ces béquilles-là lui avait, un jour, meurtri le visage, et risqué de lui crever un œil.

Les fils qu'elle lui avait données ne le rapprochèrent pas de cet époux; bien au contraire. Elle leur en voulait de lui rappeleur sa chaîne. Elle choisit ses complaisances parmi ses domestiques. Une première fois, après le souper, au moment d'excuser Guillaume, ils tremblèrent; le cœur leur avait manqué. Blanche leur reprocha leur lâcheté et ajouta: "Il faut faire ce qui a été con-

clu. On songea aux poisons et on en versa dans le potage de Guillaume; mais Guillaume trouva ce potage trop salé et le renvoya. Une autre fois, le vieux gentilhomme avait mal au nez: on lui présenta un onguent corrosif empoisonné. Le nez et le visage enflèrent, mais ce fut tout.

Il fallut recourir à des moyens plus durs. Un soir que Flavy dormait, au donjon de Nestles, près de Fère-en-Tardenois, Blanche lui mit, avec précaution, sur le visage, un oreiller destiné à l'étoffer. Deux complices entrèrent: l'un d'eux bondit brutalement sur l'oreiller puis assomma sa victime à grands coups d'une souche de bois; après quoi — la lutte avait été brève — il le saigna au cou, comme on tue.

Le corps du pauvre homme avait roulé à terre. La robe de sa femme restait immobilisée par le poids du cadavre. Blanche était toute nue. Quand ses serviteurs l'eurent dégagée, ses mains étaient tachées de sang et son visage pincé était presque tout entier devenu rouge. Elle ôta sa

robe maillée puis essaya, de son ouvre-chef, la face de Guillaume. Blanche fut enfermée à la Conciergerie. Mais, moyennant 14,000 écus, elle réussit à obtenir sa grâce. Pareil exemple était bien dangereux: quand Renée de Vendôme eut, en 1485, assassiné son mari, elle put, elle aussi, éviter la mort, mais ce fut pour être murée dans une chambrette de recluses, à Paris, au cimetière des Innocents. Quant à Catherine de Châteauneuf, meurtrière de son mari, Jacques de Hazonville, l'arrêt de mort fut pour elle exécuté: elle fut traînée sur une chaise, de la Conciergerie au grand Obâtelet, puis brûlée vive au maréchal aux Pourceaux.

L'esprit de M. Labouchère. Henry Labouchère, l'homme d'Etat et l'écrivain récemment décédé, était célèbre en Angleterre pour son esprit mordant et ses mots de pique-sans-rire. Il n'avait pas un bon esprit, mais il avait de l'esprit.

Avant de se consacrer à la politique, il avait débuté dans la diplomatie. Il était attaché à la légation de Dresde quand il reçut l'avis de son changement et l'ordre de se rendre à Constantinople. Ce fut d'ailleurs tout ce qu'il regrettait.

Quelques jours après, le Foreign Office lui demanda par télégramme pourquoi il n'avait pas encore rejoint son poste. Labouchère répondit que, n'ayant point d'argent, il faisait le voyage à pied.

L'Angleterre, ajoutait-il, aura la complaisance d'attendre que je sois arrivé.

Une autre fois, étant à Washington secrétaire d'ambassade, il vint entrer dans les bureaux de la chancellerie en Angleterre pour commode qu'il demandât à parler au ministre.

Le ministre n'est pas là, répond le secrétaire.

— Ça ne fait rien répliqua l'Anglais, attendrai qu'il revienne.

— Je vous en prie, prenez un siège.

Et Labouchère se remet à écrire.

Au bout d'une heure, le visiteur commence à s'impatienter: "Quand le ministre doit-il rentrer?"

— Je ne puis vous le dire exactement.

— Mais savez-vous s'il reviendra?"

— Je l'espère."

Et Labouchère reprend sur son bureau une nouvelle feuille de papier. Après un bon moment, l'Anglais se lève furieux: "Croyez-vous qu'il soit revenu dans une heure?"

— Je ne crois pas, répond tranquillement le secrétaire. Il est parti mercredi pour l'Europe sans s'arrêter, il sera bientôt à Londres; mais vous pouvez l'attendre. Seulement ne faites pas de bruit.

Le beau voyage. Ces jours derniers, un bateau anglais venant du Havre et se dirigeant vers la République Argentine stoppait au large de Roscoff et demandait que la police vint à son bord. Mobilisation immédiate des gendarmes de Saint-Pol-de-Léon et arrestation de sept jeunes gens de dix-sept à dix-neuf ans.

Au Havre, ces garçons s'étaient glissés dans le paquebot, s'étaient cachés au fond de la cale et là depuis trois jours attendaient en compagnie des rats que l'éloignement de la terre fût assez grand pour que le capitaine les emmenât; jusqu'en Amérique. Ils n'avaient pas songé aux lois nécessaires qui régissent l'im-

migration. Ils n'avaient pas d'argent. Ils s'ennuyaient en France. On leur avait parlé d'Eldorado. Ils étaient partis. Ils sont en prison.

Sans beaucoup d'imagination, on peut rêver une minute aux destinées qui les auraient attendus, là bas. Parmi ces sept garçons, forts et hardis, deux au moins auraient pu trouver la chance, s'installer, fonder une maison, une famille, remplir enfin leurs devoirs de cadets. Et leurs vieux parents auraient regagné l'Amérique des lettres chargées.

Un fait divers, tel que celui-ci, vaut deux romans. Mais comment s'obstiner-t-on encore à laisser perdre ces énergies françaises!

Adayzon et Louis XIV. En 1669, la Compagnie française des Indes occidentales entreprit le commerce de Guinée et fonda son premier établissement sur la côte d'ivoire. Des territoires faisaient partie d'un puissant royaume nègre, le royaume d'Ardrah, qui gouvernait Adayzon-ler, arrière grand-père de Behanzin. Le comte Jean d'Elbe rapporte dans la "Revue hebdomadaire" les négociations qui s'engagèrent alors entre l'Ardrah et la France. Prévenu de l'arrivée des Français, Adayzon envoya son fils au devant d'eux, et leur fit savoir qu'il informé de la grandeur de leur maître, il était disposé à traiter avec eux. Cependant, comme les Hollandais lui avaient déjà fait des avances, et comme certains Français, venus précédemment, n'étaient pas montrés fort exacts dans leurs paroles et promesses, il fit entendre avec une fermeté courtoise qu'il ne voulait pas être dupe. Les pourparlers durèrent tout un mois, après lequel seulement Adayzon consentit à recevoir en personne les envoyés français. Il leur accorda le droit d'établir un comptoir sur la côte, mais à la condition que lui-même le bâtirait: "Vous voudriez, disait-il, bâtir une maison qui soit plus forte que les nôtres; puis vous y feriez mettre deux petites pièces de canon; l'année prochaine, vous voudriez l'agrandir; ensuite, vous construiriez un fort. Non, non; vous n'aurez d'autre maison que celle que je vous donnerai." Dès que ces paroles furent échangées, les Hollandais essayèrent de nous faire retirer les privilèges que le roi d'Adayzon venait de nous accorder. Mais l'aide de Behanzin résista à toutes leurs intrigues et pour mieux affirmer ses intentions loyales il envoya à Louis XIV son interprète et ambassadeur Mateo Lopez qui fut reçu aux Tuileries, en décembre 1670, avec un faste merveilleux. Comme on demandait ensuite à Lopez ce qu'il pensait de la famille royale, il répondit que la personne du roi était remplie d'éclat et de majesté; pour la reine, il ne put que pousser cette exclamation: "Jésus Christ!" Quant au Dauphin, il le trouva plus ressemblant à un ange qu'à un homme.

THEATRES. ORPHEUM. Les habitués de l'Orpheum sont au grand complet à chaque exécution de l'intéressant programme de vaudeville de cette semaine. Tous les numéros sont parlai-

ment exécutés et très applaudis.

Théâtre de l'Opéra. Première de "Manon". Il y avait une très bonne salle hier soir à l'Opéra pour la première de Manon, le délicieux opéra comique de Massenet.

Cette mise en musique du célèbre roman de l'abbé Prevost est assurément une des plus belles inspirations du grand compositeur français.

L'interprétation a été en tous points digne de l'œuvre.

Mlle Lavarenne, comme on pouvait s'y attendre, a fait une exquise Manon. Les nuances dont elle émaille son chant comme son jeu sont les signes certains d'une indiscutable valeur artistique. Son succès a été très grand, comme il l'a été dans toutes les pièces où cette excellente artiste a joué cette saison.

C'est à M. Granier qu'était confié le rôle difficile de Des Grieux. Il l'a tenu remarquablement et a chanté à ravir la romance du Rêve.

Mlle Lavarenne et M. Granier ont été couverts d'applaudissements et l'approbation des spectateurs a presque pris les proportions d'une ovation à la fin du quatrième acte.

La direction possède en eux deux artistes qui n'ont pas peu contribué au succès de la saison.

On a beaucoup admiré la belle voix, la tenue parfaite et le jeu sûr de M. Beckmans (le comte). M. Combes a fait un Brétigny irréprochable, et le rôle de Lescart a été parfaitement tenu par M. Montano.

Mlle Cortez a été ravissante, comme toujours, dans le rôle de Poupette.

L'état-major du croiseur allemand "Bremen" assistait à la représentation, ainsi qu'un certain nombre de marins de ce navire de guerre, gracieusement invités par le directeur M. Layolle.

Pendant un des entr'actes une quête a été faite dans la salle au profit des musiciens de l'Orchestre, qu'on espère-le, aura été fructueuse.

En raison d'un bal qui aura lieu jeudi soir à l'Opéra, la représentation du Trouvère a été renvoyée à vendredi.

La distribution comprend MM. Granier et Closset et Mmes Fiennes et Beaumont.

Samedi soir Lakmé, avec M. Conrad et Mlle Korsoff.

Dimanche matinée: Madame Butterfly.

Dimanche soir: Les Mousquetaires au Couvent.

TULANE. La jolie opérette qui a pour titre "The Spring Maid" peut être vantée avantageusement comparée aux meilleures œuvres du genre, tant la musique en est fine, pimpante, entraînante.

Elle a été jouée hier soir devant une très bonne salle au Tulane, et les interprètes ont de nouveau remporté un vif succès.

Matinée aujourd'hui.

CRESCENT. Deux représentations de "The Newlyweds and their Baby" ont été données hier au Crescent et le public nombreux qui se pressait dans la salle s'est royalement amusé.

Il est difficile d'imaginer une farce plus drôle, jouée avec plus d'entrain et de brio.

Matinée demain.

Feuilleton

—DE— L'ABEILLE DE LA N. O.

No 105 Commencé le 3 octobre 1911

L'ED

SAPHIR ROUGE

GRAND ROMAN INEDIT

PAR JACQUES BRIENNE

QUATRIÈME PARTIE

L'AMOUR DESARME LA HAINE.

Belle.

Il essaya lui aussi de se jeter aux genoux de son enfant.

— Pardou, cria-t-il dans un

sanglot.

Mais Charles était entre eux et, d'ailleurs, la jeune fille avait reculé d'instinct pour éviter son contact.

Alors, il s'échoua de nouveau sur le siège et un silence lugubre, que ne troublait que le bruit des larmes, plana sur eux.

Charles se ressaisit le premier.

— Nous savons tout, dit-il. Vous vous en doutez bien, n'est-ce pas? Mais le secret restera entre nous. Ceux qui ont le plus souffert de vos crimes ne les ont pas dénoncés. Le sentiment auquel ils ont obéi vous sauvera une fois de plus de la justice des hommes. Mais une vie d'expiation va commencer pour vous. Vous vieillirez pauvres et dans la solitude....

— Oui, murmura Dormeuil, je m'en irai loin, si loin que vous n'entendrez même plus parler de moi.

— Vous vous en irez, répliqua Charles, c'est entendu. Et c'est une punition bien légère pour tous les crimes que vous avez commis! Mais avant de partir vous demanderez pardon à Jean Bernard, à l'innocent que vous avez laissé accuser.

Puis, se tournant vers sa mère, il ajouta:

— Tu vas quitter, à l'instant, ces robes, ces bijoux, ces falbalas qui ne sont plus de saison. Tu vas t'habiller comme une femme de ta condition, simplement. Tu feras toi-même ton ménage. Dès

demain tu quitteras cet hôtel pour reprendre ton ancien appartement. Je veux que tu redeviennes humble et pauvre, comme jadis.

Sidonie avait écouté jusqu'alors en silence, la tête baissée, les paroles de son fils. Mais quand elle connut l'étendue du sacrifice qu'il exigeait d'elle, elle releva la tête, un éclair brilla dans ses yeux, et un cri de révolte s'échappa de sa gorge oppressée:

— Non, non!....

Mais son fils lui lança un tel regard et ce fut d'une voix si terrible qu'il l'interrompit pour lui demander:

— Que d'it-tu?

Qu'elle baissa de nouveau la tête, comprenant bien qu'elle ne serait pas la plus forte et qu'elle avait enfin trouvé son maître.

Alors c'était donc fini? Oui, oui, c'était fini....

Enfin, la vie de luxe et de gaspillage qu'elle avait ardemment désirée.

Finies, les saisons à Dinard, les soirées au théâtre, les rendez-vous avec le beau Luigi.

Alors, à quel bon vivre? De choisir? Jamais!

La médiocrité lui faisait horreur, et puis elle ne voulait pas devenir un sujet de compassion ou de mépris pour tout l'entourage qu'elle avait ébloué de son luxe insolent.

Une résolution farouche parut dans ses yeux.

— Viens, dit-elle à son fils. Ac-

compagne moi jusqu'à mon cabinet de toilette. Puisque tu exigés que je redeviens une femme pauvre, je vais te remettre moi-même toutes mes parures, tous mes bijoux, tout ce qui a fait ma joie et mon orgueil.

Il la suivit.

Il pénétra, derrière elle dans la grande pièce meublée avec un raffinement de luxe insolent.

Elle pressa un bouton électrique et toute la pièce s'alluma.

D'un geste large elle lui montra tous les bibelots qui l'encombraient.

— Tiens, dit-elle, prends tout cela.

Elle s'approcha de la coiffeuse surchargée d'objets de prix; elle saisit au milieu d'eux un flacon en or, et d'un mouvement brusque, elle le porta à ses lèvres et le vida d'un trait.

Charles avait vu le geste, mais il n'avait pas compris ce que sa mère faisait.

— Tout à coup, il la vit pâlir; puis elle poussa un cri semblable à un hoquet.

Il se précipita.

Il n'était que temps: elle allait tomber.

Il la soutint dans ses bras.

— Adieu, Charles, murmura-t-elle. Ton père est bien vengé!....

Tous les soins furent inutiles. Sidonie avait eu choisis un poison mortel: une de ces préparations à base d'aconit qui, prises à forte dose, procurent, au lieu d'un soulagement momentané, le

repos éternel....

Le lendemain une note publiée dans les journaux annonça que madame Dormeuil, s'étant sentie souffrante, au sortir d'une matinée, avait voulu prendre un calmant, mais que se trompant de flacon elle avait absorbé vingt grammes d'aconit et qu'elle était morte entre les bras de son fils peu d'instants après....

Plusieurs mois ont passé.

Une animation brouyante règne à la gare de Lyon.

C'est l'heure où partent les rapides dans toutes les directions: vers le Midi ensoleillé, vers Marseille, porte de l'Orient, vers Nice, séjour des heureux de ce monde, vers la Suisse, vers l'Italie.

Sur le quai, pendant qu'on forme le train, un groupe stationne. Un jeune homme et une jeune fille causent avec animation. Deux personnes plus âgées les écoutent en silence, le front embrumé de mélancolie.

Le jeune homme porte l'uniforme militaire.

C'est Pierre, le fils de Lina, qui accomplit son service à la caserne de la Pépinière, près de l'église Saint-Augustin, et qui a obtenu la permission de la nuit ce soir là.

Et la jeune fille qui l'accompagne, c'est Jeannine, sa douce et charmante fiancée, installée depuis quelques mois à Paris avec son grand père.

Pierre et Jeannine, Jean Bernard et Lina sont venus à la gare pour dire adieu et souhaiter bon voyage à Charles Rozet qui va partir pour l'Italie.

Et si Jean et Lina sont tristes c'est qu'ils se rappellent leur propre départ, il y a plus de quinze ans, à cette même gare, par ce même train!

Aujourd'hui c'est un jeune homme qu'ils aiment, qu'ils ont appris à aimer en peu de temps, qui part comme eux jadis, poussé par le même désir de trouver, loin de Paris, la paix de l'esprit, la tranquillité du cœur qui lui sont indispensables pour se reprendre à vivre après la crise qu'il vient de traverser.

Comment Jean et Lina ne seraient-ils pas émus?

Comment pourraient-ils détacher leur pensée des événements anciens et des événements récents non moins tragiques: la mort de Sidonie, l'aveu de Maurice, l'humiliation du coupable devant ses victimes!

Tout s'est passé comme Charles l'avait décidé.

Le meurtrier a demandé pardon à l'innocent qu'il avait laissé accuser et les explications qu'il a données du crime ont été telles que jamais le mari ne pourra s'accuser de la mort; inévitablement ce sera la femme à jouer.

Puis, comme il l'avait spontanément promis, Maurice est parti, chargé d'opprobre et de mépris.

Mais il n'est pas allé bien loin. Sa santé déjà compromise n'a pu résister à tant d'épreuves.

On a dû l'emporter dans une maison privée où sont hospitalisés des écolopés de la vie, vieillards qui ont trop vécu et qui espèrent, au déclin de leur existence, les folles de leur jeunesse et leur âge mar.

De môme, avant d'entrer pour toujours dans la retraite qui l'ordinaire précède de peu la mort, Maurice a accompli une bonne action.

C'est assurément la seule de sa vie.

Mais s'il est vrai qu'il y a plus de joie au ciel pour un pécheur qui se repent que pour dix justes qui ne pécheront, il lui en sera, sans doute, tenu grand compte.

Quelques jours avant les tragiques événements provoqués par la lettre de Théodore, le père de Marguerite avait reçu une convocation du procureur de la République qui l'avait fort surpris.

Et sa surprise était devenue de la crainte quand le magistrat lui avait fait connaître le motif pour lequel il le convoquait:

— Il s'agit, monsieur, du drame qui a coûté la vie à votre beau-père, il y a maintenant vingt ans. Vous savez qu'un avocat, M. Pierre Marty, avait trouvé, rue de Bagnères, la nuit du crime, un sac en or qui contenait une baguette ornée d'un magnifique saphir, le saphir qu'un jour s'ète appela